

INTERVIEW

“LE MOT DÉPRESSION ne doit pas faire peur”

► Gilles Paris écrit un livre tous les dix ans. Le reste du temps, il fait découvrir ceux des autres

► Quand il travaillait chez Plon, où il a dirigé le service de presse pendant dix ans, Gilles Paris –aujourd’hui attaché de presse, notamment– s’occupait d’une très belle collection de littérature étrangère intitulée Feux croisés. Lors d’une année particulière où la littérature américaine était l’invitée d’honneur du Salon du livre de Paris, un auteur lui avait confié qu’une décennie, c’était le temps qu’il lui fallait pour vivre avec son histoire et ses personnages. Cette réflexion de Jayne Anne Phillips, il ne l’a jamais oubliée. D’où trois livres en trente ans. “J’ai 53 ans, je vais peut-être, à partir de maintenant, essayer d’accélérer le tempo”, sourit-il.

Pour chacun de vos livres, on sait que vous vous documentez beaucoup. Quelles ont été les recherches pour *Au pays des kangourous* ?

“Je suis retourné à Sainte-Anne (célèbre hôpital psychiatrique de Paris, NdIR) voir un certain nombre de médecins. Je voulais aussi faire évoluer l’enfant – qui est mon narrateur à chaque fois – pour que ce livre se passe de nos jours. Or, les enfants d’aujourd’hui jouent beaucoup à la DS et moi je n’y connaissais rien. Donc, j’ai demandé à un petit de neuf ans de venir passer des après-midi avec moi ! J’ai découvert Nintendogs !”

La dépression n’est pas le thème central de ce livre, mais occupe une certaine place. Vous avez connu cela ?

“Oui, j’ai vécu cet épisode douloureux et j’avais besoin de cette

distance nécessaire, pour le traiter avec une certaine légèreté.”

C’est une distance qui vous a permis de comprendre le mécanisme qui vous a entraîné dans

cette dépression ?

“Non, une distance qui permet d’en parler sereinement. Lors de ma dernière dépression, j’ai quand même été absent pendant deux ans. Dans une vie, ce n’est pas énorme. Mais au quotidien, c’est lourd à gérer. À un moment donné, il m’a fallu l’oublier, temporairement, pour y revenir ensuite et faire partager cette expérience à travers un roman. Pour tenter de faire comprendre aux gens que ce n’est pas si grave, que l’on s’en sort. Qu’il faut essayer de ne pas en avoir peur. Non, on n’est pas chez les dingues : les hôpitaux psychiatriques sont des hôpitaux comme les autres. C’est une maladie du siècle.”

Raconter tout ça du point de vue naïf d’un petit narrateur, ça vous a aidé à prendre du recul ?

“Oui, parce que je voulais que ce soit à la portée de chacun et quoi de mieux que le langage de l’enfant pour ça ? Il n’y a que deux personnes qui en parlent vraiment dans le livre : le père qui en souffre et cette petite fille autiste, qui va expliquer à Simon ce dont souffre son papa. Une fois de plus, le biais de l’enfance me permettait de dédramatiser.”

Interview > Isabelle Monnard

□ Gilles Paris, *Au pays des kangourous*, Don Quichotte



► Gilles Paris a connu la dépression. Il va bien aujourd’hui et raconte ce mal avec les mots d’un enfant. © DARET

Caché dans le lave-vaisselle

“Ce matin, j’ai trouvé papa dans le lave-vaisselle. En entrant dans la cuisine, j’ai vu le panier en plastique sur le sol, avec le reste de la vaisselle d’hier soir.” Comment résister à ces deux premières phrases du roman de Gilles Paris, *Au pays des kangourous* ? Comment, surtout, une telle idée peut-elle surgir dans la tête d’un auteur ? “Simplement, parce que c’est une histoire que j’ai vécue. Je me suis réellement caché dans un lave-vaisselle. Quand j’étais dépressif. C’est l’endroit le plus improbable pour se cacher dans une maison. Je me rappelle cette image très forte, qui m’avait beaucoup heurté... Je me suis dit que les gens allaient être interloqués. On peut le voir sous la forme du drame – un père se cachant dans un lave-vaisselle, c’est terrible. Et, à la fois, c’est tellement énorme, qu’on ne peut qu’en sourire.”

Ce que l’on a fait, en effet. Le petit narrateur, lui, effaré de retrouver son papa là où on pose les assiettes sales, téléphone à sa grand-mère. Parce qu’elle semble être la seule à qui s’accrocher dans cette vie qui se délite. Son père Paul rincé au Calgonit, sa mère à l’autre bout de la terre (au pays des kangourous, donc) pour ce boulot de DRH qui lui prend tout son temps, le petit Simon est un peu perdu dans ce monde de (trop) grands. Gilles Paris le prend par la main. On l’accompagne le sourire aux lèvres et des bleus au cœur.

I. M.

SEPT À LA PAGE

- 1 *La couleur des sentiments* **Stockett K.** Jacqueline Chambon
- 2 *Hunger Games* **Collins S.** Pocket Jeunesse
- 3 *Hunger Games 3 : La révolte* **Collins S.** Pocket Jeunesse
- 4 *Hunger Games 2 : L’embrasement* **Collins S.** Pocket Jeunesse
- 5 *Rien ne s’oppose à la nuit* **Vigan D.** Lattès
- 6 *Indignez-vous* **Hessel S.** Indigène Éditions
- 7 *Steve Jobs* **Isaacson W.** Lattès

ROMAN

CLAUSTRIA, claustrophobique

► Régis Jauffret signe une fiction (très) inspirée de la sinistre affaire Fritzl

► Avril 2008 : l’Autriche plonge dans l’horreur de l’affaire Fritzl en même temps que les policiers descendent dans la cave qui a servi de geôle, pendant 24 ans, à Elisabeth. Un quart de siècle pendant lequel cet homme folot, qui semblait sans histoire, a séquestré sa fille, lui faisant sept enfants (dont six survivront). Trois d’entre eux seront “adoptés” par Joseph, qui les enlève à leur mère et les dépose, nourrissons, sur le seuil de la porte de la maison familiale,

poussant l’horreur et le délire jusqu’à faire croire à sa femme que c’est Elisabeth, embrigadée dans une secte, qui est venue leur en faire offrande.

PENDANT UN QUART de siècle, Elisabeth vivra dans un abri antiatomique de 60 m², sans fenêtre, haut d’à peine 1 m 70. Elle ne devra son salut – quelle tragique ironie – qu’à une grave maladie dont souffrira l’un de ses enfants, emmené aux urgences. Un moment de relâchement dont elle profitera pour alerter la police.

Si l’on n’avait gardé en mémoire cette abjecte affaire, on se dirait que Régis Jauffret exagère un peu. Qu’un tel monstre – on a pourtant connu l’horreur absolue en Belgique lors de

l’affaire Dutroux – ne peut pas avoir infligé ça à son enfant pendant toutes ces années. Et pourtant si. Et l’auteur nous le démontre, page après page, dans un livre très bien écrit, tout à la fois fascinant et totalement rebutant. Forcément.

Sur la forme, des questions ne manquent pas de venir à l’esprit, également. Joseph Fritzl s’appelle... Joseph Fritzl. Tous les autres, eu égard à leurs souffrances, ont changé de nom. Mais cet homme qui enquête, et tente de comprendre l’indicible, n’est pas un personnage de roman. C’est Régis Jauffret. Du coup, on y perd un peu son latin et on peine à démêler le vrai du faux dans cette affaire bâclée (c’est le point de vue de l’auteur) par la police autrichienne.

I. M.

